



L'expressivité de la subordination dans quelques aspects du mal chez *CANDIDE* de VOLTAIRE

Moussa THIAW

UCAD de DAKAR, Sénégal

thiawmoussa@yahoo.fr

Résumé : La subordination dans *Candide* est un excellent moyen pour traduire l'ampleur du mal ainsi que les conséquences qui en découlent. Ainsi elle s'est révélée très expressive au point de constituer une entrée incontournable pour comprendre quelques aspects du mal. Ce thème constitue chez Voltaire un prétexte pour exposer aux yeux du lecteur toutes les formes du malheur vécu par le héros, mais aussi par les autres personnages du conte. Candide, chassé du château de Thunder-ten-tronckh tombe entre les mains des bulgares qui lui font subir toutes sortes de brimades. Les subordonnées complétive et relative, de même que les circonstancielle (temporelle, causale, consécutive, comparative, concessive et conditionnelle) contribuent de par leur expressivité à traduire tous les contours du mal. A partir de l'expression de l'optimisme qui anime le héros en passant par l'exposition des scènes horribles, et l'ampleur des traitements subis, la subordination est une constante qui donne à l'œuvre toute sa portée sur le plan du style.

Mots clés : expressivité, mal, relative, complétive, circonstancielle

Abstract : Subordination in *Candide* is a great way to translate the magnitude of the evil and the consequences that flow from it. So it proved to be very expressive to the point of constituting an inescapable entry to understand some aspects of evil. This theme is a pretext for Voltaire to expose to the reader all the forms of misfortune experienced by the hero, but also by the other characters in the tale. Candide, driven out of the castle of Thunder-ten-tronckh falls into the hands of the Bulgarians who make him undergo all kinds of bullying. The complete and relative subordinate, as well as the circumstantial (temporal, causal, consecutive, comparative, concessional and conditional) contribute by their expressiveness to translate all the contours of evil. From the expression of optimism that animates the hero, through the exposure of the horrible scenes, and the extent of the treatments undergone, subordination is a constant that gives the work its full scope in terms of style.*

Keywords: expressiveness, evil, relative, complete, circumstantial

Introduction

L'expressivité d'un texte se mesure dans le style qui peut se définir comme étant la manière d'écrire, de percevoir et même de concevoir, attribuée à un écrivain, à un courant, à un genre, ou à une époque. Dès l'Antiquité, la rhétorique qui est perçue comme un instrument d'appréciation des textes s'est invitée dans l'interprétation du discours. Ainsi, le texte littéraire, quelles que soient sa forme et sa typologie a besoin de certains critères qui participent à son interprétabilité. En ce sens, les éléments paratextuels, l'enchaînement des phrases, leur disposition et même leur mise en relation sont autant de facteurs qui concourent à fournir une information précise dans un contexte donné. Dans cette

perspective, la subordination, qui est essentielle dans la mise en relation des phrases s'avère indispensable ou même obligatoire pour comprendre le sens d'un texte. C'est un concept très ancien. En 1496, nous avons la forme subordonare qui signifie mettre dans un état de dépendance par rapport à une personne de rang supérieur. Subordonare est composé du latin sub, indiquant la position inférieure et de ordinare qui veut dire mettre en ordre. Cette conception donne à ce phénomène syntaxique toute sa valeur pour délivrer un message précis. Ne pouvant embrasser l'ensemble des entrées qui concourent à la compréhension du texte littéraire, nous avons mis l'accent sur la subordination pour expliquer quelques aspects du mal dans *Candide* de Voltaire. Ainsi nous avons intitulé notre étude : « L'expressivité de la subordination dans quelques aspects du mal dans *Candide* de Voltaire ». Ce thème se justifie sous deux angles. D'une part l'auteur a jeté son dévolu sur ce phénomène syntaxique pour traduire sa pensée et ainsi on pourrait s'interroger sur le pourquoi de cet intérêt. D'autre part la subordination s'est révélée très expressive pour traduire le mal dans ses détails. Il s'agira de voir dans cette étude comment, tour à tour les subordonnées complétive, relative, ainsi que les subordonnées circonstancielles (cause, conséquence, comparaison, concession et conditionnelle) expriment de façon notoire tous les contours du mal.

1- La subordonnée complétive et l'expression du pessimisme

Selon J. DUBOIS et alii,

on appelle subordonnées complétives, les subordonnées qui jouent le rôle de complément d'objet ou de sujet du verbe principal ou d'attribut du sujet de ce verbe.

Elles peuvent être introduites par une conjonction (subordonnées conjonctives).

J. DUBOIS et alii (2001, p 137)

Au-delà de ce rôle syntaxique, la subordonnée complétive s'est révélée très expressive dans *Candide* de Voltaire. Le héros a subi une atrocité, un traitement horrible au point qu'il veut en finir avec la vie. Ainsi cela se manifeste sous la forme d'une demande exprimée par la complétive suivante contenue dans l'exemple suivant :

(1) « ...comme on allait procéder à la troisième course, Candide n'en pouvait plus, demanda en grâce **qu'on voulût bien avoir la bonté de lui casser la tête.** » (*Candide*, 1759, pp.17-18)

Cette expressivité de la complétive qui constitue la résultante d'une demande, d'un vœu se confirme dans l'attitude des personnages qui deviennent très vite stoïques face au malheur. Dès lors ils se font un devoir de supporter le mal qu'on leur inflige ;

(2) « ...il fallait **que Madame la princesse de Palestrine et moi fusent bien fortes** pour résister à tout ce que nous éprouvâmes jusqu'à notre arrivée au Maroc ». (*Candide*, 1759, p.59)

(3) « O Pangloss ! s'écrie Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination, c'en est fait, il faudra **qu'à la fin que je renonce à ton optimisme** ». (*Candide*, 1759, p.104)

De l'obligation que se fait la vieille de supporter le mal dans l'exemple (2), on passe à une vision pessimiste de Candide dans l'exemple (3). En effet le héros accepte le mal au point de le considérer comme partie intégrante de sa vie ; d'où son pessimisme. La récurrence du mal, sa propagation sont telles que Candide, qui a toujours été ferme et stoïque devant la douleur finit par adopter une attitude d'acceptation de son sort en remettant en cause la leçon de son maître Pangloss. Le mal atteint des proportions inquiétantes. Il va donc rapidement s'approfondir et se proliférer au regard des horreurs subies par presque tous les autres personnages, comme le montrent les complétives suivantes

(4) « Pour Martin, il était fermement persuadé **qu'on est également mal partout**. (*Candide*, 1759, p 174)

(5) « ...Ne savez-vous pas **que le diable est toujours dans le corps de ces gens-là ?** » (*Candide*, 1759, p 165)

Ces subordonnées complétives contenues dans les phrases suivantes expriment l'omniprésence du mal qui est localisé partout et suscite le pessimisme dans les attitudes.

2- La relative adjective: un moyen d'exposition des scènes horribles

La relative adjective fréquemment employé par Voltaire présente ici toutes les caractéristiques de l'adjectif. L'élément qui l'introduit reprend de façon explicite un antécédent clairement exprimé qui peut se substituer à un adjectif qualificatif. Comme le note justement Geneviève PETIOT : « *la commutation possible de cette subordonnée avec un adjectif (...) confère à la proposition la spécificité de relative adjective* » (Geneviève PETIOT : 2000, p 73)

Cette subordonnée constitue un moyen pour dénoncer le caractère immoral et la cupidité des hommes qui ont leur part de responsabilité dans ces séries de malheur.

(6) « Quel est, dit Candide, ce gros cochon **qui me disait tant de mal de la pièce** où j'ai tant pleuré... » (*Candide*, 1759, p.124)

(7) « ...Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, **qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes** ». (*Candide*, 1759, p.20)

Dans ces exemples (6) et (7), les relatives peuvent être remplacées par des adjectifs :

-ce gros cochon **qui me disait tant de mal de la pièce** = ce gros cochon **racontar**

-leurs femmes (...), **qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes = leurs femmes horribles**

Ici, le mal met en péril la raison humaine. Dans l'exemple (6), Voltaire dénonce le caractère véreux de cet homme qu'il caractérise comme « un mal vivant qui gagne sa vie à dire du mal de toutes les pièces et de tous les livres ». Dans l'exemple (7), la relative permet de dresser un tableau horrible qui traduit la cruauté humaine. Le mal, c'est encore un sentiment intérieur, une attitude, un état. L'idée que les hommes ont tous une conscience aiguë de leur infortune revient à de très fréquentes reprises.

(8) « La femme, **qui était jalouse à la rage**, me battait tous les jours impitoyablement. » (*Candide*, 1759, p.141)

(9) « Candide, **qui tremblait comme un philosophe**, se cacha du mieux qu'il pût pendant cette boucherie héroïque ». (*Candide*, 1759, p.20)

Cet exemple (9) corrélé aux phrases suivantes traduit une atrocité sans pareille.

(10) « Hélas ! Mon Dieu, dit-il, j'ai tué mon ancien maître, mon ami, mon beau-frère ; je suis le meilleur homme du monde, et voilà déjà trois hommes **que je tue** ; et dans ces trois il y a deux prêtres ». (*Candide*, 1759, p.80)

(11) « Vous croyez aller mettre un jésuite en brèche, et c'est votre défenseur, c'est ennemi de vos ennemis **que vous allez rôtir** ». (*Candide*, 1759, p.87)

Ces exemples (10) et (11) font apparaître le caractère paradoxal des hommes mais aussi leur manque de lucidité. Dans ces séries de massacre, on ne parvient pas à dissocier l'homme de Dieu (prêtres) des hommes ordinaires ; de même on ne fait plus la distinction entre l'ami et l'ennemi. Tout ceci ne fait que confirmer cette assertion « l'homme est un loup pour l'homme » traduite par la relative contenue dans l'exemple suivant :

(12) « Je n'ai guère vu de ville **qui ne désirât la ruine de la ville voisine**, point de famille **qui ne voulût exterminer quelque autre famille** ». (*Candide*, 1759, p.114)

3- La subordonnée de temps : Un cadre temporel caractéristique de la cruauté humaine

La subordonnée de temps indique le moment où a eu lieu l'action principale. Elle met l'accent sur les circonstances qui précèdent, suivent ou accompagnent cette action de la principale. Il s'agit entre les deux actions moins d'une indication de temps que d'une relation d'antériorité, de postériorité ou de simultanéité. C'est pourquoi GENEVIÈVE JOLY affirme :

elles (les circonstancielles temporelles) situent un procès (principal) par rapport à un autre procès (subordonné), qui peut lui être contemporain, antérieur ou postérieur. On distingue donc trois types de datation »

(Généviève JOLY : 1998, p.378).

La subordonnée circonstancielle de temps est très significative dans le traitement de la question du mal

(13) « Je devais naturellement être brûlé : mais vous vous souvenez qu'il plut à verse **lorsqu'on allait me cuire** ». (*Candide*, 1759, p.164)

(14) « J'étais dans mon lit et je dormais profondément **quand il plut au ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau château de Thunder-ten-tronckh** ; qu'ils égorgèrent mon père et mon frère, et coupèrent ma mère en morceaux ». (*Candide*, 1759, p.45)

(15) « Candide fut fessé en cadence, **pendant qu'on chantait** » (*Candide*, 1759, p.37)

Dans l'exemple (13), la conjonction « lorsque » crée une contemporanéité entre la temporelle qu'elle introduit et la proposition support. En réalité ceci est un prétexte pour Voltaire de montrer la clémence de Dieu de façon temporaire et provisoire –un Dieu qui, avec sa pluie empêche le mal qui devait s'abattre sur Pangloss qui subira par la suite un traitement moins douloureux : la pendaison. Cet exemple contraste nettement avec les deux autres où la concomitance des actions amenées respectivement par « **pendant que** » et « **quand** » n'est pas cette fois en faveur des personnages. En effet dans l'exemple (14), la subordonnée temporelle « **pendant qu'on chantait** » traduit l'indifférence des hommes devant le mal. Dans l'exemple (15), la temporelle « **quand il plut en ciel ...** » montre la responsabilité de Dieu et son indifférence devant le malheur. Voltaire, conformément à sa vision déiste montre un Dieu qui n'est ni bon, ni mauvais. Le mal physique et moral vécu permet aux personnages d'épiloguer sur leur situation et de se livrer à toute sorte de commentaire.

(16) « **Pendant que Candide, le baron, Pangloss, Martin et Cacambo contaient leurs aventures**, qu'ils raisonnaient sur les événements contingents ou non contingents de cet univers, qu'ils discutaient sur les effets et les causes, sur le mal moral et sur le mal physique, sur la liberté et la nécessité, sur les consolations que l'on peut éprouver lorsqu'on est aux galères en Turquie, ils abordèrent sur le rivage de la Propontide à la maison du prince de Transylvanie ». (*Candide*, 1759, p.168)

(17) « **Quand nous travaillons** aux sucreries, **et que** le meule nous attrape le doigt, et nous coupe la main ; **quand nous voulons nous enfuir**, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas ». (*Candide*, 1759, p.104)

Dans l'exemple (16), la juxtaposition des subordonnées temporelles, associée à la longueur de la phrase, permet de mettre l'accent sur l'ampleur du mal vécu par les personnages. Ceci est renforcé par l'énumération nominale : Candide, le baron, Pangloss, Martin et Cacambo. Ainsi il se dresse un tableau qui fait du mal un fléau qui n'épargne personne. Chacun revendique dans une compétition explicite la palme du malheur.

Dans l'exemple (17) les temporelles dressent le cadre qui sert de prétexte à l'application de la punition subie par le nègre de Surinam. Comme pour l'exemple précédent, nous avons également une juxtaposition des temporelles qui montrent une accumulation des faits de façon graduelle. Le point culminant de cette série exprimée par la subordonnée temporelle « **quand nous voulons nous enfuir** » conduit inévitablement à la sanction « **on nous coupe la jambe** ».

4- La subordonnée causale et l'origine des traitements subis

La cause permet d'expliquer un fait par rapport à un autre fait. Cette explication est sémantiquement contenue dans la conjonction qui introduit la subordonnée. La cause est corollaire à la conséquence qui en est le résultat. Dans *Candide*, le corps est malmené au-delà de toute vraisemblance. Les gens qui le maltraitent procèdent souvent d'une violence extrême, la subordonnée causale, employée de façon expressive exprime la cause de ces traitements horribles.

(18) « Je fus pendu, **parce qu'on ne put mieux faire** : un chirurgien acheta mon corps, m'apporta chez lui, et me disséqua ». (*Candide*, 1759, p.165)

(19) « Mais, après tout, la pure nature est bonne, **puisque ces gens-ci**, au lieu de manger, **m'ont fait mille honnêtetés** ». (*Candide*, 1759, p.87)

(20) « ...et les prédicants de Surinam le persécutaient **parce qu'ils le prenaient pour un socinien** ». (*Candide*, 1759, p.10)

Tous ces exemples ont la particularité de présenter de façon horrible le traitement infligé à ses gens. Cela crée naturellement un rapport de cause à effet. La cause et la conséquence étant naturellement liées, certains verbes à l'image de « acheta », « emporta » et « disséqua » dans l'exemple (18) sont en relation étroite avec la subordonnée causale. Ces verbes traduisent la violence inouïe perpétrée sur le corps. L'exemple (19) n'est pas en reste car le groupe infinitif « au lieu de me manger », intercalé à l'intérieur de la subordonnée de cause donne une idée sur le traitement possible de Candide s'il n'était pas parmi des gens du bien. La cruauté se devine dans ce passage.

La subordonnée causale, de façon très expressive, traduit l'attitude des Oreillons. On peut voir chez ce peuple une autre prémisse de l'utopie de l'Eldorado, mais sur un mode encore plus nettement satirique. L'utopie naturelle y est rapportée à des pratiques anthropophages et à des habitudes sexuelles pour les moins troublantes. Cette proposition subordonnée causale, par son absurdité ironique et caricaturale, parachève la raillerie.

Dans l'exemple (20) le verbe « **persécutaient** » qui se trouve être la conséquence de la cause « **parce qu'ils le prenaient pour un socinien** » exprime un aspect duratif et répétitif. Cela traduit les malheurs subis par Martin. C'est pour dire que Candide ne s'est pas trompé. Son choix qui se porte sur Martin semble d'autant plus réussi que non seulement le personnage accumulé sur lui des malheurs sans nombre mais que, de la misère et de l'adversité, il s'est fait une

spécialité théorique : Martin est le porte-parole le plus convaincu de la détresse et de la malédiction humaines.

5- La subordonnée consécutive et l'intensité du malheur

La conséquence et la cause sont intimement liées. Dans les subordonnées consécutives, le contenu est un effet ou une conséquence de l'action de la principale. Ce rapport est fortement lié à celui de la cause. Lorsque la conséquence est dans la principale, la cause est dans la subordonnée. Inversement, lorsque la cause est dans la principale, la conséquence est dans la subordonnée. Le malheur dans *Candide* obéit ainsi à une progression qui va crescendo, et en ce domaine le pire est toujours à venir. Le mal atteint souvent des proportions au point de mener toujours vers un autre mal. L'expressivité des consécutives permet souvent de se rendre compte de ce fait. Souvent ce sont des malheurs subis par les autres personnages et constatés par le héros. Ce constat produit des conséquences sur son attitude.

(21) « Candide fut **si** étourdi et **si** choqué de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait **qu'il ne voulut** pas seulement mettre pied à terre **et qu'il fit** son marché avec le patron hollandais pour le conduire sans délai à Venise ». (*Candide*, 1759, p.134)

(22) « Candide est **si** abîmé dans sa douleur **qu'il ne fit** pas même réflexion que Paquette et frère Giroflée n'étaient pas venus seulement pour le remercier ». (*Candide*, 1759, p.150)

L'exemple (21) tout en traduisant les sentiments de Candide, exprime la cruauté, le traitement infligé à l'amiral à Portsmouth. La répétition de l'adverbe « si » est d'une très grande expressivité. Elle permet non seulement d'insister sur l'intensité, mais aussi et surtout d'évoquer l'accumulation des sentiments constatés chez Candide. Son comportement est tel qu'il ne pouvait plus supporter ce spectacle horrible qui s'offre à ses yeux. Le résultat de son attitude est exprimé par les consécutives qui sont régies ici par le lien de la coordination.

L'exemple (22) traduit l'indifférence de Candide qui, du fait de la douleur ressentie est en perte de connaissance devant les propos de Paquette et frère Giroflée.

6- La comparative et le degré de comparaison des faits

La comparaison consiste à mettre en parallèle des faits susceptibles d'avoir un caractère commun. Dans le rapport de comparaison, les subordonnées (principale et dépendante) établissent un rapport d'égalité de conformité, d'analogie ou bien un rapport d'inégalité ou d'altérité. Ce rapprochement se justifie car le procédé qui consiste à recourir à une comparaison a des fondements dans la nature de l'esprit humain qui, naturellement rejette toute abstraction ; par conséquent on a besoin de se servir de points de repères concrets. Pour faire la critique satirique de la doctrine de l'optimiste, Voltaire ne lésine pas sur les

moyens. Le conte philosophique est bien d'abord, pour le lecteur, le défilé endiablé des mots, des vices et des folies qui ravagent le monde. De façon très expressive, il utilise les comparatives pour peindre non seulement l'état des personnages mais aussi leur caractère qui frise dès fois le monde animal.

(23) « Mais, dit Cacambo, monsieur le capitaine, qui meurt de faim **comme moi**, n'est point Espagnol, il est Allemand ». (*Candide*, 1759, p.74)

(24) « Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés **comme ils font aujourd'hui** » (*Candide*, 1759, p.118)

De façon hyperbolique, la faim qui assaille Cacambo apparaît comme un phénomène qui n'épargne pas les autres personnages. La subordonnée comparative exprime de façon généralisée ce fléau qui touche tout le monde. Dans l'exemple (24) la comparative met en évidence les tares d'aujourd'hui. Elle permet de montrer au lecteur un monde corrompu, semé de terreur qui contraste nettement avec le monde d'autrefois.

Voltaire ne s'en limite pas là car dans les comparatives qui suivent, il fait établir un parallélisme entre l'homme et les animaux.

(25) « Mais vous n'avez pas les **mêmes** ressources **que** nous, certainement il vaut mieux manger ses ennemis que d'abandonner aux corbeaux et aux corneilles le fruit de sa victoire ». (*Candide*, 1759, p.86)

(26) « Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois **moins malheureux que nous** ». (*Candide*, 1759, p.104)

Dans ces exemples (25) et (26) l'expressivité des comparatives permet de mettre en évidence le caractère d'un homme au rabais ; ainsi il est traité avec moins de considération. La référence animalière le relègue au second plan. A travers la comparaison, Voltaire nous présente des êtres déchus de leur appartenance à l'espèce humaine.

7- La subordonnée concessive et le contraste des attitudes bizarres

La concession consiste à rapprocher deux événements qui se réfutent ou qui s'opposent. Cette opposition met en parallèle, d'une part deux faits indépendants l'un de l'autre. D'autre part, elle peut mettre en rapport deux faits dont l'un, exprimé par la subordonnée sert à relativiser l'autre, et à lui servir de modèle ou de point de repère. La concessive dans *Candide* a également joué un rôle extrêmement important dans l'expression du mal. Une fois chassé du paradis terrestre de Thunder-ten-Tronckh, Candide va traverser le monde et y expérimenter le mal sous toutes ses formes. Son itinéraire s'effectue sur le mode de la répétition et de l'accumulation ; partout il bute sur le mal et le trouve également sur son chemin. C'est pour cette raison que sa rencontre avec Cunégonde, qui est un moment de bonheur crée une surprise traduite par des subordonnées concessives dans l'exemple suivant :

(27) « Candide lui obéit avec un profond respect, **quoiqu'il fût interdit, quoique sa voix fût faible** et tremblante, **quoique l'échine lui fît** encore un peu mal, il lui raconta de la manière la plus naïve tout ce qu'il avait éprouvé depuis le moment de leur séparation ». (*Candide*, 1759, p. 42)

Même si c'est de la joie que Candide ressent suite à la rencontre avec Cunégonde, il n'en demeure pas moins qu'il est toujours sous le coup de l'émotion et de l'horreur face aux séries de malheurs accumulés depuis leur séparation. Les subordinées concessives construites de façon juxtaposée expriment ce contraste entre la volonté de Candide de raconter son mal et le vœu de Cunégonde.

Au-delà de ce mal ressenti par Candide, la subordinée concessive, de par son expressivité permet de traduire l'attitude de la vieille face à un autre mal.

(28) « Il y a trois chevaux andalous dans l'écurie, avec leurs selles et leurs bribes que le brave Candide les prépare, madame à des majordomes et des diamants, montons vite à cheval, **quoique je puisse me tenir que sur une fesse** ». (*Candide*, 1759 p.52)

Face à l'épreuve du moment, la vieille évoque son mal. La subordinée concessive est un prétexte pour montrer la détermination à quitter vite le lieu où ils ont vu la punition qui les attend « nous sommes excommuniés, notre dernière heure est venue ».

Enfin de compte les séries de malheur subies de part et d'autre changent considérablement la vision de Candide et lui donnent raison sur son maître.

(29) « Et **quoi qu'en dit maître Pangloss**, je me suis souvent aperçu que tout allait mal en Vestphalie ». (*Candide*, 1759, p.94)

De façon contrastive, la subordinée concessive nous oppose deux visions contraires du monde. En effet l'expérience a fait de Candide un personnage aguerri. D'ores et déjà cela peut lui permettre de rejeter une philosophie à laquelle il a toujours cru : il s'agit de l'optimisme de son maître Pangloss. Toutefois il faut reconnaître que cette vision pessimiste est à interpréter en fonction des situations vécues. Ailleurs, on aperçoit un héros animé par le sentiment opposé ; l'optimisme.

(30) « Cependant Candide avait un grand avantage sur Martin, c'est qu'il espérait toujours revoir mademoiselle Cunégonde, et que Martin n'avait rien à espérer, de plus il avait de l'or et des diamants, et **quoiqu'il eût perdu** cent gros moutons rouges chargés des plus grands trésors de la terre, **quoiqu'il eût** toujours sur le cœur la friponnerie du patron hollandais, cependant quand il songeait à ce qui lui restait dans ces poches, et grand il parlait de Cunégonde, et surtout la fin du repas, il penchait alors pour le système de Pangloss ». (*Candide*, 1759, p.113)

L'expressivité des concessives nous montre un héros qui bascule cette fois-ci vers l'optimisme. C'est justement cette inconstance de Candide qui nous est

retracée par Michelle Béguin et Jean Goldzink (1998, p 198) qui énumèrent dans la liste des traits de l'élève de Pangloss cette caractéristique essentielle :

L'interrogation métaphysique qui devient oscillation entre Pangloss et Martin.

Ces auteurs continuent dans le même sillage :

il (Candide) passe de l'admiration béate à l'interrogation, de l'interrogation à l'hésitation entre deux systèmes opposés.

8- La subordonnée de condition : Le regret et la déception dans les actes et intentions des personnages

La subordonnée hypothétique communément appelée conditionnelle est une condition essentielle à la réalisation du procès principal : la réalisation de ce dernier est liée à celle du procès subordonné par un rapport d'implication logique. La subordonnée de condition n'est pas en reste, de par son expressivité, par rapport à la peinture du mal. Le conte philosophique, c'est également le défilé endiablé des maux et des erreurs, des vices et des folies qui ravagent le monde de façon générale mais porte un sacré coup au vécu quotidien des gens.

(31) « ...**Si Pangloss n'avait pas été pendu**, dit Candide, il nous donnerait un bon conseil dans cette extrémité, car c'était un grand philosophe ». (*Candide*, 1759, p.51)

Cette situation vécue par Candide est traduite par la subordonnée conditionnelle qui exprime le regret, le désespoir dont le personnage est confronté en ce sens qu'il, fait face à un problème ponctuel à résoudre en l'absence de son maître.

Ce mal tant décrié ici sous forme de regret constitue ailleurs « un mal nécessaire » qui est source de bonheur, condition d'épanouissement, ainsi cela est traduit par l'expressivité des subordonnées conditionnelles comme le montrent ces exemples (32) et (33).

(32) « ...**Si je n'avais pas eu** le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du frère de mademoiselle Cunégonde, j'étais mangé sans rémission ». (*Candide*, 1759, p.87)

(33) « Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles : car enfin **si vous n'avez pas été chassés** d'un beau château à grands coups de pieds dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, **si vous n'avez pas été mis** à l'Inquisition, **si vous n'avez pas couru** l'Amérique à pied, **si vous n'avez pas donné** un bon coup d'épée au baron, si vous n'avez pas perdu vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches ». (*Candide*, 1759, p.178)

Conclusion

Au terme de cette analyse il convient de noter que la subordination comme du reste tous les autres outils d'analyse textuelle fonctionnant comme des entrées, peut permettre une meilleure interprétation suivi d'une compréhension du texte littéraire. Le constat qui se dégage est que ce phénomène syntaxique permet une bonne appropriation du texte. Cette raison est tellement évidente que Voltaire s'en est servi pour donner plus de lisibilité au thème du mal dans son œuvre. De la complétive à la subordonnée de condition en passant par la relative et les circonstancielle de temps, de cause, de conséquence, de comparaison et de concession, le conte philosophique expose et peint le mal dans toute son intégralité. Puisque dans un discours tout se tient, la subordination qui désigne une relation de dépendance syntaxique ne peut rester à l'écart pour saisir le sens d'un texte. Comprendre le lien de cause à effet nécessite la cause et la conséquence, appréhender un fait donné demande forcément la comparaison sous une forme imagée, replacer une chose dans son contexte exige un cadre temporel indiqué par la circonstancielle de temps, bref l'on pourrait en dire autant sur toutes les autres subordonnées qui concourent de par leur expressivité à délivrer un message précis. Cette étude nous a permis de matérialiser davantage le concept de « grammaire au service de la littérature » tant prôné par les linguistes d'aujourd'hui.

Références bibliographiques

VOLTAIRE, (1759), *Candide*, Paris, Hachette.

BRUNOT F., (1936), *La pensée et la langue : Méthodes, principes et plan d'une théorie nouvelle de linguistique appliquée au français*, Paris, Masson et Cie Éditeurs, VI.

BRUNOT, F., (1933) *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, Tome VI, le XVIIIème siècle, Paris, Armand Colin.

DUBOIS J., LAGANE R., LEROND A., 2001, *Dictionnaire du français classique*, Paris, Larousse-Bordas, HER.

JOLY G., (1998) *Précis d'ancien français : Morphologie et Syntaxe*, Paris, Armand Colin.

PETIOT G., (2000), *Grammaire et Linguistique*, Paris, Armand Colin.

MAGNAN A., (1987), *Voltaire, Candide ou l'optimisme*, Paris PUF.

CHARTIER P., (1994), *Candide de Voltaire*, Foliothèque

BEGUIN M. et GOLDZINK J., (1998), *Candide ou l'optimisme*, Paris,
Larousse